



par Daniel DELBRASSINE
enseignant dans le secondaire
et maître de conférences à l'ULg

ATAK, un illustrateur pour tous les âges

Certains artistes parviennent à toucher également petits et grands : le dessinateur allemand ATAK en est assurément, lui dont les étonnants albums sont presque tous traduits en français.

Son dernier opus, *Martha était là*, est paru cet été : il nous l'a présenté en primeur au printemps déjà, lors de son passage à Liège. Né en République démocratique allemande (RDA) en 1967, ATAK, alias Georg Barber, a été punk, musicien, dessinateur de comics underground, puis illustrateur de livres pour les enfants et pour les grands¹. Son nom d'artiste vient de « *die Attacke* », qui évoque la colère et la rébellion. Il a enseigné à Hambourg, Gand, Offenbach, et exerce aujourd'hui à Halle (Allemagne), mais il réside à Berlin où il a son atelier.

Invité à Liège en avril dernier, dans le cadre du Festival Jungle², il a répondu aux questions devant une salle comble³. Nous avons évoqué son parcours atypique entre BD et album, et nous sommes revenus sur quelques-unes de ses œuvres, tout particulièrement la dernière, consacrée à une histoire vraie, celle du dernier oiseau d'une espèce aujourd'hui disparue.

Martha était là

Dans une salle curieuse, puis émue et ravie, Atak nous a permis de découvrir sur grand écran l'album encore à paraître (on était en avril) aux éditions Les fourmis rouges.

Pouvez-vous nous présenter *Martha était là* ?

Avec beaucoup de plaisir, car l'album est aussi nouveau pour moi... C'est une histoire vraie que j'ai trouvée dans un magazine *National*

Geographic, celle d'un oiseau migrateur américain, qui m'a fasciné. Il y en avait des millions en Amérique, au point que leur passage pouvait assombrir le ciel. Penser qu'aucune de ces tourterelles voyageuses (c'est leur nom) n'avait survécu était inimaginable, et pourtant c'est ce qui s'est passé... Le dernier oiseau est mort il y a cent ans, dans un zoo, où on l'avait baptisé Martha. C'est une histoire triste, mais très actuelle, sur la globalisation. Je suis allé au musée pour vraiment voir l'oiseau disparu. Comme beaucoup d'autres aujourd'hui, c'était une espèce en voie d'extinction. Il y a même actuellement un biologiste dont le projet serait de redonner vie à cet oiseau en partant de son ADN. Peut-être Martha renaîtra-t-elle ? Au début, ces oiseaux n'avaient aucune valeur, c'était un peu les rats du ciel et on les abattait pour un rien. Le dernier spécimen a pourtant reçu un nom et il attirait le public : les mentalités avaient changé, mais trop tard.

Vous faites apparaître un curieux personnage : est-ce un chasseur ?

Absolument pas, il s'agit d'un Français venu en Amérique, Audubon⁴, qui a dessiné le portrait de cet oiseau, le seul que l'on ait gardé. Je l'ai vu au musée. Il faut dire que la disparition des tourterelles voyageuses est le résultat d'un massacre de grande envergure : plus de 5000 chasseurs étaient spécialisés dans leur élimination. On les mangeait, d'ailleurs. On peut se demander aujourd'hui comment cela a pu se produire, cette disparition de millions

¹ Pour en savoir plus, voir l'article que lui a consacré Manuela Thieme : « Ataks Welt » dans *Das Magazin*, 2012 (PDF disponible sur son site www.fcatak.de).

² Festival Jungle, à Liège, 22-24 avril 2016. Invités : l'Irlandais Chris Haughton, l'Allemand Atak, l'éditrice française Brigitte Morel, et l'éditeur norvégien Magikon Forlag.

³ L'interprétation consécutive de et vers l'allemand a été remarquablement réalisée par Lisa Schmitt, récemment diplômée de l'ULg (Master en traduction-interprétariat, 2016).

⁴ John James Audubon (1785-1851), *The Birds of America*. Un chef-d'œuvre de l'ornithologie.



d'oiseaux. Le dernier fut abattu par un jeune gamin et j'ai voulu représenter cette scène tragique. On m'a d'ailleurs fait observer que cette histoire était bien triste, et j'ai voulu la terminer avec une version personnelle du *Paradis* de Jérôme Bosch, où l'on retrouve Martha avec tous les animaux disparus...

Un dessinateur de comics underground

Je voudrais revenir sur votre parcours d'artiste, marqué par une rupture. Jusqu'en 2009, vous êtes un dessinateur de comics. Que s'est-il donc passé pour que vous en veniez à créer des albums pour enfants ?

Là, je vais devoir beaucoup expliquer (Rire). Il y a deux raisons : d'abord parce que le comics a commencé à m'ennuyer, il faut mener une histoire, avec des personnages sans cesse à l'identique, on doit réfléchir à tellement de choses, et cela m'est finalement apparu comme une prison. Un éditeur de chez Thierry Magnier m'a alors demandé si je voulais faire un livre pour enfants, et là j'ai senti qu'en France c'était différent de l'Allemagne, car il m'a dit « Tu peux faire ce que tu veux » (Rire). J'avais donc une totale liberté et c'est devenu *Comment la mort est revenue à la vie* (2007). Cela concernait donc la mort : j'avais d'abord pensé au Mexique et aux squelettes et cela m'avait lancé. Ce fut une expérience totale-

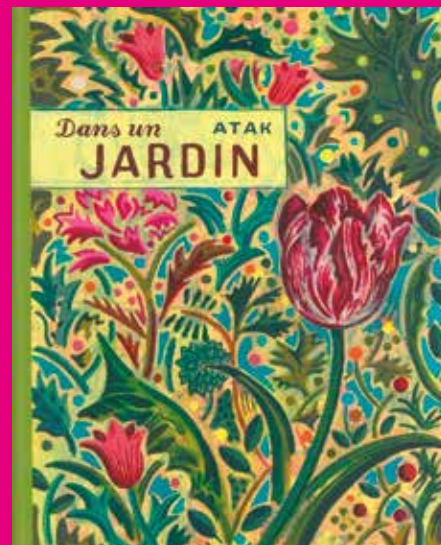
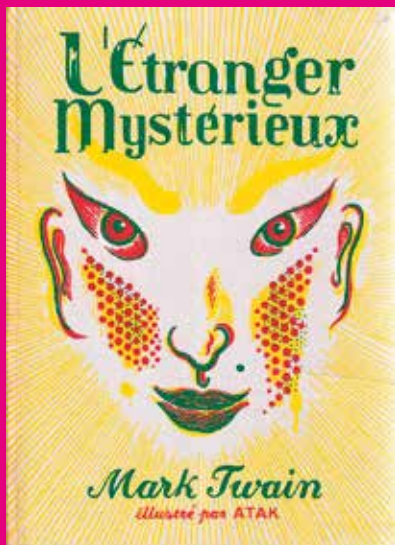
ment nouvelle. Avec la BD, on doit aller d'une case à l'autre, et cela a beaucoup à voir avec le temps et le rythme. Dans un album pour enfants, l'image est décisive, comme une scène de théâtre. On entre à l'intérieur, on regarde attentivement chaque image. Et d'ailleurs, avec les enfants, on doit regarder le même livre chaque soir, chaque semaine. On regarde donc l'image autrement et pour moi ce fut totalement libérateur.

Comment expliquez-vous votre succès dans le monde francophone ?

Je pense qu'en France et en Belgique, l'ouverture à l'image est plus grande, à cause de la tradition de la BD, notamment avec Hergé. En Allemagne, on a toujours privilégié la littérature, mais cela a un peu changé récemment avec les romans graphiques. Avant, le comics était un sous-genre *trash*, en dehors de la culture reconnue. Quand on exporte la culture allemande, il n'est jamais question de BD, et les arts graphiques ont une bien plus grande place en France.

Vous travaillez souvent sur des papiers de réemploi que l'on aperçoit en filigrane de vos dessins : c'est l'angoisse devant la page blanche qui vous conduit à éviter la feuille vierge ?

Oui (Rire). Avant, quand je faisais de la BD, je devais partir de la feuille blanche, tracer



des contours au noir, puis remplir avec de la couleur. Mais j'éprouve en effet de l'angoisse devant cette page vide et donc je récupère de vieilles feuilles, parfois des originaux dont je ne suis pas très fier ; alors je commence, mais je ne sais pas toujours bien dans quelle direction je pars. J'ai l'impression, sans doute un peu ésotérique, que dans cette couche inférieure quelque chose vit encore, comme un secret, et j'adore cela. Je pourrais toujours reprendre et modifier mes images, même après trois mois, mais on doit aussi pouvoir lâcher prise et envoyer à l'éditeur... Je voudrais ajouter que le matériau est très important, surtout aujourd'hui où on travaille beaucoup avec l'informatique. Obtenir cette image qui disparaît par en dessous, ce n'est pas possible avec les ordinateurs.

Sa version du *Struwwelpeter*

En 2009, vous avez donné, avec le dessinateur FIL, une version nouvelle d'un classique allemand, le *Struwwelpeter*⁵. Vous avez dit : « Il y a des projets que je veux faire absolument, on ne refuse pas de jouer Hamlet au théâtre. »⁶

Ce projet a surgi avec l'anniversaire de l'auteur, le docteur Hoffmann (1809-1894). Il faut expliquer aux francophones que le *Struwwelpeter* (1845), c'est l'origine du livre pour enfants en

Allemagne, mais aussi une œuvre assez douce sous l'angle du politiquement correct, car c'est un recueil d'histoires terribles. Mais l'auteur était un véritable dessinateur et il a produit des illustrations remarquables. On en compte déjà 1300 adaptations et versions en Allemagne, et ce n'est pas évident de produire encore quelque chose de neuf. Nous avons adopté la perspective d'un groupe de musiciens qui désirent s'amuser en rejouant des morceaux d'un grand groupe comme *The Clash*.

Vous avez pourtant modifié plusieurs histoires et même ajouté une nouvelle ?

Oui, c'est un chapitre supplémentaire, et dans ce mélange d'histoires atroces où l'on mutile, brûle, ou meurt, j'ai eu l'idée d'imiter une version danoise où l'on avait ajouté trois histoires nouvelles. Ce fut l'histoire de Justin, et nous avons osé ce que l'on n'est pas autorisé à faire dans l'illustration : le texte ne fait que répéter l'image et nous avons agi en sorte que cela soit tout à fait ennuyeux, car il ne se passe quasiment rien. Le plus grand souhait de Justin est de recevoir une Xbox et il l'obtient en effet. Finalement, Justin est le seul personnage avec lequel mon fils de 9 ans a pu s'identifier : c'est aussi la seule histoire qu'il aimait dans le recueil. Et j'ajouterai qu'il est beaucoup plus difficile de faire des illustrations ennuyeuses qu'amusantes, car c'est très contraignant !

⁵ *Crasse-Tignasse* ou *Pierre l'ébouriffé* en français. On se reportera à l'excellente traduction de Cavanna (École des loisirs).

⁶ Déclaration à Manuela Thieme, reprise dans l'article « Ataks Welt », dans *Das Magazin* (PDF disponible sur le site personnel de Atak).

Illustrer Mark Twain

Vous avez illustré *L'étranger mystérieux*⁷ de Mark Twain (2012), un bref roman tout à fait étonnant. Connaissez-vous cette œuvre auparavant ?

Oui, c'était mon histoire préférée quand j'avais 16 ans et elle m'a beaucoup influencé ; je pense particulièrement à la portée philosophique du texte de Mark Twain, ici dépourvu d'humour ; et comme enfant cela m'a beaucoup touché. J'ai toujours eu, dès cette époque, le projet d'en faire un livre ou une BD. Quand j'ai rencontré Béatrice [Vincent ?] de chez Albin Michel pour parler de ce projet, il est apparu que le récit n'avait pas encore été traduit en français. De là est née l'idée de cette publication. Le problème, c'est qu'en Allemagne le livre marche très bien (il est épuisé), et je crois que cela est dû à la notoriété de Mark Twain, beaucoup plus grande qu'en France.

Illustrer un roman, c'est un exercice différent ? Comment avez-vous réussi à entre-mêler images et textes ?

C'était très difficile, il y avait beaucoup de texte et on ne pouvait évidemment pas l'abréger ; on ne peut pas raccourcir Mark Twain (Rire) ! Comment alors mélanger une telle masse de texte avec des illustrations ? J'ai découvert chez un bouquiniste à Paris un cahier qui illustrait du théâtre de boulevard et cela m'a donné la première inspiration pour le livre. Je crois finalement avoir réalisé un mix entre un roman graphique et un album illustré.

Dans un jardin

L'album *Dans un jardin*⁸ (2015) est tout à fait particulier, nous allons en parler, mais il est aussi autobiographique, non ?

Dans un jardin est dédié à mes parents, représentés sur une page. L'idée est que le jardin est un monde clos, immobile, où il y a pourtant une évolution liée aux saisons, mais aussi en fonction du regard que l'on porte. Plus jeune, le jardin ne m'intéressait pas, je voulais sortir. Plus âgé, je me suis rendu compte que le jardin, c'était un peu le miroir de la vie. J'ai voulu faire ce livre pour mes parents.

***Dans un jardin* est un objet livre assez singulier, avec son format géant, son papier cartonné, ses petites portes à ouvrir...**

C'est un hasard, car l'édition française est beaucoup plus belle que l'allemande, qui est plutôt pensée pour de vieilles bourgeoises avec jardin (Rire). L'éditeur français Thierry Magnier a voulu le concevoir comme un livre pour enfants. Ce fut pour moi une belle surprise de voir combien le livre était devenu grand et beau, mais cette transformation heureuse était fortuite.

Ces petites portes à ouvrir et découvrir dans le livre, c'est un peu la tradition allemande des calendriers de Noël que l'on offre aux enfants. Mais c'était aussi un problème, car le livre était déjà terminé quand nous y avons pensé. J'ai dû trouver, après coup, des emplacements pour cacher de nouvelles images derrière des petites portes.

Vous êtes aussi un observateur de la création graphique, à travers vos chroniques dans la revue allemande *Das Magazin*. À ce jour, vous y avez présenté plus de 100 artistes anciens ou récents.

Oui, c'est un peu comme un sport, je fais une chronique par mois depuis 14 ans. C'est un magazine sans public cible trop déterminé, mais avec un projet très culturel et international. Cela me permet d'ailleurs de surprendre mes lecteurs avec des artistes étrangers, et de présenter des collègues français ou belges, parfois même d'anciens élèves... ●

⁷ *The Mysterious Stranger* (1916, posthume).

⁸ *Der Garten*, 2013.